

Le basic bilingue

Hubert Aquin

Volume 6, Number 2 (31-32), March–April 1964

Le Québec et la lutte des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59903ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Aquin, H. (1964). Le basic bilingue. *Liberté*, 6(2), 114–118.

Le basic bilingue

Les Canadiens n'ont rien inventé: ni la poudre à canon, ni la boussole aérostatique, ni même le bilinguisme qu'un Laurendeau, tout excité, ne finit pas de découvrir avec un coeur de scout. Le bilinguisme, familier à tous ceux qui ont mis le nez dans l'histoire des grands empires éclatés, n'a jamais été qu'un épiphénomène des conquêtes et des guerres de colonisation. Les situations de bilinguisme ont été exhaustivement classifiées par les historiens et les linguistes. Une constante apparaît toutefois parmi toutes ces modalités historiques du bilinguisme, et c'est que le bilinguisme a toujours été une phase transitoire préalable à un changement de langue. La lenteur de cette transition peut varier, son aboutissement—l'adoption de l'autre langue—se déroule invariablement. "Quand les migrations ou les conquêtes, écrit Albert Dauzat, ont fait rencontrer sur le même territoire deux peuples parlant deux langues différentes, l'une des deux, à la longue, arrive à éliminer l'autre. Mais la lutte dure pendant des siècles, au cours desquels les deux idiomes sont parlés par des groupes différents, avec un nombre plus ou moins grand de bilingues". (*L'Europe linguistique* p. 98). Dans toute situation où deux langues sont parlées, l'une des deux est dominée, l'autre dominante. L'affrontement de deux langues ne peut être compris que selon la dialectique du conflit: il n'y a que les essentialistes démodés pour rêver d'un bilinguisme pacifique, immobile et réalisant toutes les conditions géométriques de l'égalité. Le bilinguisme crée lui-même sa pro-

pre inflation qu'il contrebalance par une mesure radicale de déflation qui, à peine amorcée, est aussitôt suivie d'une superinflation, quand ce n'est pas du krach final. Remouchamps, linguiste wallon, en est arrivé, pour sa part, à une théorie de la "saturation des bilingues" par laquelle il explique qu'en Belgique, les deux langues restant vivaces, l'augmentation des bilingues obéit à un cycle: augmentation, stabilisation, puis régression. L'exclusivisme wallon, a-t-il observé, est l'aboutissement dernier d'un exclusivisme flamand après lequel se situe une phase de bilinguisme avoué; ou vice versa, c'est-à-dire: exclusivisme français, bilinguisme avoué, puis flamandisation aggressive.

"L'esprit impérialiste et l'intolérance s'exercent jusque dans les recensements et les statistiques... dans la façon de poser les questions et d'interpréter les réponses". (Albert Dauzat, *L'Europe linguistique*, p. 109). Et Dauzat, en approfondissant ce problème des fraudes linguistiques, nous indique où se trouve la zone de flottement entre deux langues. "La principale difficulté, poursuit-il, est de classer les bilingues, voire les plurilingues. Il y a peu de bilingues parfaits qui connaissent et parlent avec une égale facilité les deux langues en présence; même dans ces cas, l'une des deux sera employée plus souvent que l'autre. Comment en juger et comment classer les multiples états intermédiaires entre le bilingue parfait et celui qui n'a que de vagues rudiments de la seconde langue?... Dans tous les pays on a hésité à indiquer dans le questionnaire "langue maternelle" ou "langue la plus usitée" "(idem, p. 110) Il est attristant, cela va sans dire, que Dauzat ait écrit ces lignes avant la création de notre royale commission qui a inventé une nouvelle forme de bilinguisme qui n'est rien de moins que le double unilinguisme à transistor. Si Dauzat avait vu de ses yeux vu, cette commission "siéger" dans les deux langues, il aurait probablement compris que le Canada propose à l'univers entier l'exem-

ple le plus spectaculaire du vrai bilinguisme: un dialogue de sourds.

"La revendication la plus urgente d'un groupe qui s'est repris est certes la libération et la restauration de sa langue" (Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, p. 145). Cette priorité accordée à la restauration de la langue, dans un cas de décolonisation ou d'accession à l'indépendance, ne saurait être comprise comme un préalable à l'auto-détermination d'un groupe national. On ne fait pas la révolution linguistique du bon parler français, avant d'avoir consolidé le statut national du Canadien français; mais, bien sûr, la revalorisation du français d'une nation francophone qui se décolonise suit de près la révolution nationale. Faisant le raisonnement dans l'autre sens, il est légitime, à partir d'une unité linguistique, d'en arriver à affirmer la préexistence d'une unité nationale. Antoine Meillet, dans son "*Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*," établit cette corrélation langue-nation: "Une langue aussi une que celle qui est supposée par les concordances entre les langues attestées suppose qu'il a, durant une période de temps assez étendue, existé une nation qui présentait une certaine unité. Des nations diverses peuvent conserver une même langue; mais il faut, pour créer une unité linguistique, une nation qui sente son unité... Ainsi le grec commun suppose qu'il a existé, à une époque antérieure aux plus anciennes données historiques sur les Grecs, une nation hellénique ayant une unité sensible et s'étant par la suite donné une langue une" (Introduction, p. 405). Entre langue et nation, il y a "partie liée". L'existence d'une langue présuppose celle d'une nation; la libération d'une nation ne va pas sans une libération de la langue commune. La langue peut donc être considérée comme le différentiel d'une nation. Mais il importe de faire la différence entre la langue nationale et le purisme chauvin, de la même façon qu'indépen-

dance nationale n'est pas synonyme d'asphyxie. "Les plus grandes langues sont les plus métissées", dit Antoine Meillet; et Dauzat de dire: "Dès qu'un mot répond à un besoin, il a tôt fait le tour du monde: ce fut le cas pour le norvégien ski, voilà un demi-siècle, un peu plus tard pour le français autobus et taxi, tout récemment pour le tchèque robot". Mais cette internationalisation inévitable de toute langue nationale, ce métissage continu ne doivent pas pousser des nations consistantes et unies linguistiquement à l'ablation de leur langue au profit de l'anglais basique, du sabir atlantique ou de l'espéranto; de la même façon qu'un pays, pratiquant intensément des relations internationales, ne doit s'évaporer par désir d'être encore plus internationalisé.

Le problème de la langue relève de la politique; et ce sont le plus souvent les hommes politiques qui manifestent le plus de réalisme et d'efficacité en ce qui concerne le dirigisme linguistique. La langue demeure indissociable de la vie de la nation unifiée par elle et communiant sous l'espèce des mots. Quand il faut choisir entre l'indépendance nationale et la colonisation de type fédératif, ce sont les motivations politiques qui prévalent sur les soucis de préservation des linguistes. Les frontières linguistiques se déplacent sans cesse dans notre monde, elles sont parfois imprécises ou changeantes comme la ligne de partage des eaux, mais, chose certaine, le bilinguisme — celui du bassin oriental de la Méditerranée au troisième siècle, celui qui a subsisté en France-Comté (patois-langue officielle) après son annexion à la France, celui de la Belgique décongolisée et du Canada royal d'enquête — oui, le bilinguisme n'est qu'une phase transitoire qui précède l'homogénéisation linguistique accompagnée souvent du fractionnement des grands ensembles polyglottes. Mais il ne faut pas attendre des événements les métamorphoses que nous pouvons opérer mieux et plus vite par

des options politiques. Les groupes qui gardent l'initiative, ont plus de chances d'être historiquement productifs que ceux qui, linguistiquement et politiquement, pratiquent l'objection de conscience ou se replient dans un pacifisme et dans un neutralisme à l'image même de la fragilité. L'option politique comporte toujours une marge de risque, mais au moins elle est mouvement; tandis que le neutralisme aplatissant de nos fédéralistes, par exemple, a mauvaise langue. On ne peut dissocier sainement un dirigisme linguistique d'une politique nationale globale. Certains défenseurs de la langue française qui finissent traducteurs ou députés jouent un double jeu, en ceci que, défendant les droits du français, ils posent en termes linguistiques un problème éminemment politique.

Hubert AQUIN

Fleurs de notre terroir terroriste

- *REVOLUTION*: en cinquième rapport de vitesse une Ferrari GT à deux carburateurs Weber et injection directe en fait 8500 à la minute.
- *QUEBEC*: un état dans un bel état!
- *BAS-CANADA*: zone érogène du Haut Canada; n'existe plus comme tel.
- *REINE MORTE*: pièce en trois actes de Henry de Fourth qui sera présentée prochainement à Québec.